linda lê

in memoriam

Christian Bourgois éditeur

Extrait de la publication

IN MEMORIAM

du même auteur
chez le même éditeur

Le Complexe de Caliban
Conte de l'amour bifrons
Kriss suivi de L'Homme de Porlock
Personne
Autres jeux avec le feu
Les Aubes
Lettre morte
Voix
Les Trois Parques
Les Dits d'un idiot
Calomnies

du même auteur
dans la collection « Titres »

Les Évangiles du crime

aux Éditions Jean-Michel Place

Marina Tsvétaïéva. Comment ça va la vie ?

aux Presses Universitaires de France

Tu écriras sur le bonheur

Extrait de la publication

LINDA LÊ

IN MEMORIAM

CHRISTIAN BOURGOIS ÉDITEUR

Extrait de la publication

© Christian Bourgois éditeur, 2007
ISBN 978-2-267-01930-8

Extrait de la publication

I

Je serais devenu fou si je n'avais pas écrit ce livre. La folie me guettait cependant : à peine l'avais-je terminé que je le brûlai. Mener à bien l'œuvre de sa vie et la détruire, est-ce extravagant ou sensé ? Je n'avais pas besoin de me poser la question. J'oscillais entre le rêve et la réalité. J'avais pendant un moment une perception aiguë de tout, puis, la minute d'après, je me demandais qui j'étais. Je restais parfois des heures entières à regarder un Laguiole avec l'envie de me trancher la gorge. Je serrais le couteau dans ma main et je fixais le reflet de mes yeux dans la lame. Je ne m'aventurais plus hors de chez moi : j'aurais été capable de poignarder le premier passant croisé – et ç'aurait été, bien sûr, une passante. Une jeune fille longiligne qui se serait mise sur mon chemin pour me dire, *Tue-moi, si tu l'oses*. Je me méfiais de moi-même, de l'état dans lequel j'étais, où l'exaspération coudoyait la

Extrait de la publication

stupeur. La nuit, je ne dormais pas, je me tenais aux aguets, à l'écoute des soubresauts de mon être. J'étais dans un grand isolement, que j'avais créé moi-même. J'avais sommé les rares amis qui prenaient encore de mes nouvelles de me laisser en paix. Mais cette tranquillité, je la cherchais en vain. Tant que je noircissais des pages, je parvenais encore à croire à l'éventualité d'une renaissance. Ma tâche remplie, je me retrouvai face à un magma de mots, et ce qui aurait pu me fortifier provoqua un abattement comme je n'en avais jamais connu auparavant. Assis sur mon lit, hébété, je marmonnais. Quand je me reprenais, je tombais dans l'excès inverse, j'allais et venais dans une affreuse agitation, je fumais cigarette sur cigarette jusqu'à en avoir la nausée. J'avais peine à rassembler mes idées. Ma tête s'était échappée et me jouait des tours. Mon corps ne manifestait sa présence que pour me narguer – lequel de nous deux aurait-il le dessus ? Si ce devait être lui, je me changerais en momie, je tirerais les épais rideaux de mes fenêtres et, dans l'obscurité la plus totale, me loverais en chien de fusil, ne sortant plus de cette position.

J'avais commencé à œuvrer pas seulement comme on s'agrippe à une planche de salut : j'aspirais à me fondre dans ces pages pour n'être plus rien, ne plus me répéter cette phrase, *Elle*

s'est tuée, qui sonnait le glas d'une histoire dont je n'avais jamais maîtrisé le cours. Le manuscrit s'intitulait *Tombeau de Sola*. Nous l'appelions Sola parce qu'elle était solitaire et seule, d'une solitude souveraine. Sola s'était donné la mort un matin de printemps. Aucune lettre – pas même un laconique *Pardonnez-moi* – n'avait été découverte près d'elle. Et ce refus de toute justification, ce dédain du monde qu'elle quittait pesaient lourd dans la balance. Rien ne permettait de prévoir que ce lundi d'avril elle allait en finir d'une manière aussi violente. Je dis que rien ne présageait une telle décision. J'aurais tout aussi bien pu dire qu'au plus intime de moi, je savais depuis toujours que sa vie s'achèverait ainsi. Elle n'avait pas écrit de mot d'adieu, mais elle avait, avant de nouer la corde pour se pendre, téléphoné à mon frère, Thomas, pour l'inviter, sans rien trahir de ses intentions, à venir chez elle. C'était lui qui avait décroché le cadavre. C'était lui et non moi qu'elle avait choisi pour la toucher une dernière fois. Jusqu'au bout, elle m'aurait exclu. Et cela m'avait rendu fou de douleur. La guerre amoureuse qui s'était engagée entre nous trois se solda par le couronnement de Thomas, sacré vainqueur. Parce que, en l'appelant avant de se suicider, en lui disant de sa voix calme, *Passe dans une heure*, elle m'avait signifié qu'elle m'avait toujours tenu

Extrait de la publication

pour un farceur et qu'en cet instant suprême, elle n'accordait sa confiance qu'à mon frère.

Pendant des jours, je tentai de me persuader qu'elle avait eu une pensée à mon endroit, qu'elle avait eu la délicatesse de m'épargner la vue de son corps inanimé. Mais rien ne servait de me bercer de chimères. C'était d'une évidence criante que Thomas était l'élu. Quelques lignes qu'elle m'aurait adressées auraient cependant suffi à constituer pour moi un rempart contre la détresse.

Quand j'appris la nouvelle, non seulement du suicide mais de la visite de mon frère, à qui avait été concédé le privilège de lui parler avant sa mort, je me mis à haïr Sola. Elle était partie sans une explication, comme si je ne valais pas la peine d'une lettre. Il ne fallait pas attendre d'elle un *Pardonnez-moi*. Elle était trop convaincue de la légitimité du moindre de ses actes. Mais elle aurait pu me dire au revoir, m'assurer qu'elle m'avait aimé, même en ajoutant qu'elle aimait aussi Thomas, de façon différente, avec moins d'ambivalence. Elle s'en était abstenue. Elle avait tiré sa révérence en me claquant la porte au nez, et moi, glacé d'effroi, j'avais pour tout legs ce silence assourdissant. La tragédie était consommée. Sola m'avait tourné le dos, mon frère se drapait dans son chagrin de veuf. Je les haïssais tous les deux. Le tableau qui s'offrait à moi

Extrait de la publication

montrait mon frère versant des larmes sur le cadavre de cette femme qu'il m'avait volée, et qui l'avait nommé, lui, au dernier moment, comme étant le survivant le plus proche d'elle. C'était répugnant. Ils étaient répugnants l'un et l'autre. Ils m'avaient tenu à l'écart, comme des parents tiennent à l'écart leur enfant pour fricoter dans leur chambre.

J'avais prévenu mon frère que je n'assisterais pas à la cérémonie d'incinération. Thomas avait enregistré des morceaux de Schumann pour *accompagner Sola vers l'au-delà* – tels avaient été ses propres termes. *Pour l'accompagner dans son retour à la poussière*, avais-je rectifié. Il avait haussé les épaules et enchaîné, *Il n'y a pas de paradis pour Sola, elle n'aurait pas supporté le paradis, elle est dans le septième cercle de l'enfer, dans la forêt des suicidés, et je veillerai à la perpétuation de son nom.* J'avais ricané. Il s'était arrangé de sorte à être le seul qui s'occupait d'elle, de sa dépouille, de ses funérailles. Moi, je me terrais dans mon appartement, défaisant et refaisant l'histoire. Si Sola m'avait dit, *Passe dans une heure*, je serais vite accouru, et je l'aurais sauvée. Mais aurais-je vraiment été en mesure de la sauver ? Peut-être était-elle arrivée à un point de non-retour, sans que mon frère et moi, aveuglés par notre foi en son aptitude à rebondir, l'eussions pressenti. Plusieurs fois, mon instinct

Extrait de la publication

m'avait alerté : évoluant tout comme moi sur un fil, elle pourrait bien céder au vertige du vide et prendre le parti d'abréger ses jours. Mais jusqu'à ce printemps, elle avait réussi à ne pas succomber aux chants captieux de son ange noir. Elle venait de mettre le point final à un récit – je savais ce qu'il lui avait coûté, tout en priant pour que cet aboutissement de ses efforts fût un filet protecteur, qui l'empêcherait de sombrer. Le matin où elle se pendit, je m'interrogeais précisément sur ce manuscrit. À sa place, j'aurais été fier de moi, orgueilleux de ce que j'avais accompli. C'est pourquoi je ne voyais pas clair dans ce que je considérais comme une démission. Son dernier roman paru m'avait révélé, même à moi qui n'étais pas facilement démonté, combien son imaginaire, riche en guets-apens, bousculait le lecteur dans son confort. Et voilà qu'elle en avait poli un autre, qui était à coup sûr tout aussi dérangeant. Les deux livres auraient dû signer sa victoire sur le néant. L'œuvre ultime avait été arrachée à la nuit, après des mois où, amorphe, mutique, elle s'était enfoncée dans le marasme. Durant cette période, je n'avais aucun doute que c'en était fait d'elle. Elle nous avait comblés de quatre ouvrages, et brusquement tout s'était arrêté. Thomas, installé chez elle, la forçait à manger, la lavait, la couchait. Là encore, c'était lui qu'elle avait tacitement désigné pour rester

Extrait de la publication

près d'elle. Elle était assise, aussi immobile qu'une souche, mais quand je la touchais, elle portait la main à son visage et se cachait les yeux – ma présence l'incommodait. Comme, à l'époque, j'avais en chantier une brève chronique qui était ma dernière chance – ou je terrassais celui en moi qui me tenait en échec, ou je jetais l'éponge, abandonnant pour de bon la littérature –, je m'étais effacé devant Thomas, et avais limité mon empressement à de brèves visites qui au fil des jours renforçaient ma certitude : Sola était à bout de course. Après les quatre contes grinçants qu'elle avait parfaits, nous n'aurions plus une ligne d'elle. Je l'avais déjà vue terrifiée ou égarée, mais là elle était sans vie. On aurait dit un mannequin d'osier que mon frère déposait le matin dans un fauteuil et le soir étendait sur le lit. Avait-elle seulement conscience que Thomas était à ses côtés ? En tout cas, elle ne voulait pas de moi. Peut-être, même si elle était étrangère au monde réel, savait-elle dans un coin de son cerveau brumeux ce que je préparais : que je fusse obnubilé par mon nouveau pari la torturait. Nous avions toujours été telles les deux faces d'un miroir. Quand elle travaillait d'arrache-pied, j'étais à sec. Quand elle déclarait forfait, j'étais en veine. Mais, quelle que fût la situation, je me croyais toujours dans l'obligation

de lui démontrer que je tendais au même principe d'exigence qu'elle.

C'est pendant ces longues semaines où elle s'était retirée dans un no man's land auquel je n'avais pas accès que j'avais eu peur pour elle, peur qu'elle ne se tuât. Mais elle n'avait plus de volonté, pas même pour se suicider. Tout son être criait non. Elle ne se rappelait probablement plus qu'elle était l'auteur de quatre merveilles. À elle, je n'avouais pas mon admiration, sauf aux commencements. Au contraire, je me plaisais à soutenir qu'elle n'était pas allée au bout d'elle-même – j'escomptais qu'elle riverait le clou à tous ses détracteurs en concevant *le* livre. Il était vrai que je n'avais cessé d'espérer quelque chose : qu'elle choisît entre mon frère et moi. Et elle ne pouvait que me préférer, pas uniquement parce que je me mêlais de littérature et que Thomas n'éprouvait jamais ce sentiment de déroute quand les mots vous lâchaient, mais aussi parce que, pareil à elle au moins sur ce point, j'avais la terreur de vivre et la rage de m'affirmer. J'étais son jumeau, lui avais-je dit une nuit où elle m'avait narré la légende d'un dibbouk. Elle m'avait détrompé : d'après elle, nous ne nous ressemblions *pas du tout*. Mon rêve de toujours, celui de m'allier à un alter ego, s'évanouissait. Je lisais, plus qu'une fin de non-recevoir, de l'indifférence dans son démenti. Elle ne daignait pas

Extrait de la publication

faire corps avec l'univers que je construisais pour nous. Je mis du temps à admettre qu'elle se protégeât de toute relation fusionnelle. Elle craignait d'y être engloutie, et cette crainte l'amenait à se partager entre Thomas et moi, à délaisser l'un pour l'autre, puis à fermer la porte à tous deux afin de tenir conciliabule avec les personnages de son invention.

Je m'interdis de prendre part à la cérémonie d'incinération, et je déclinai la proposition de rédiger pour un journal la nécrologie de Sola. Cette attitude me valut une volée de bois vert : les amis de la défunte critiquèrent ce manquement à mes devoirs. Mais moi, je comptais sur son indulgence – elle non plus, si je m'étais tué, ne m'aurait pas enterré en quelques feuillets. *Sola s'en est allée, et il me faut enquêter sur les raisons qu'elle a eues de s'esquiver sans un adieu*, avais-je dit à mon frère. Dès qu'il m'avait annoncé la mort de Sola, je lui avais lancé, *As-tu mis la main sur son dernier livre ? Qu'en est-il de son manuscrit ?* Thomas avait répliqué, *Je ne sais pas, je ne sais rien du tout.* Et il avait ajouté, *Ses papiers, je m'en fous à l'heure qu'il est, tu ne te rends donc pas compte qu'elle s'est suicidée ?* Il avait le ton d'un censeur morigénant un gosse coupable d'insister sur des futilités à un moment grave de l'existence. Nous étions chez lui. Il plaçait dans un cadre une photo où Sola et lui

Extrait de la publication

étaient assis sur les marches d'un escalier, celui d'un musée qu'ils avaient visité ensemble outre-Rhin. Thomas l'avait suivie dans plusieurs villes allemandes où des librairies avaient organisé des lectures. Elle en était revenue contrariée d'avoir accepté l'invitation. Pourquoi les gens participaient-ils à ces manifestations ? Par sympathie pour les braves petits soldats de l'ombre, au garde-à-vous pour l'inspection ? Elle se souvenait surtout d'une femme, pharmacienne de son état, qui était allée vers elle, lui avait fait dédicacer un livre et lui avait dit de but en blanc, après avoir parcouru le prologue, *C'est très joli, ce que vous écrivez. Très joli*, s'était exclamée Sola quand elle m'avait décrit, en riant, la scène. Il n'y avait pas pire insulte de la part de cette lourdaude, qui tenait entre les mains son troisième roman – une torpille, avais-je pensé en le lisant. Sola, me raconta mon frère, avait jeté un œil furibond à la pharmacienne, et il avait cru qu'elle allait lui envoyer l'un de ses ouvrages à la figure. Mais elle s'était contentée de sourire, puis elle s'était tournée vers Thomas, témoin indigné de cette sortie. *Les rencontres avec le public des soirées littéraires lui ont toujours causé des déceptions*, proféra mon frère pendant qu'il extrayait d'un tiroir d'autres photos de Sola et de lui prises au cours de ce voyage. Ni en France ni ailleurs elle n'avait jamais eu de plaisir à échanger de menus propos avec

Extrait de la publication

des curieux. Son vrai moi enfoui dans les pages imprimées, elle n'était plus qu'une bizarrerie exhibée dans une foire. Quand on la couvrait de compliments, elle était encore plus désorientée : elle rentrait la tête entre les épaules, comme un usurpateur sur le point d'être démasqué. Un double d'elle-même, fabriqué sur mesure, doué de gestes mécaniques et de paroles de circonstance, s'adjugeait une distinction que personne ne devrait lui décerner. Elle redoutait par-dessus tout d'avoir affaire à de bonnes âmes pour qui elle n'était que la fille d'un immigré entrée, à force de ténacité, au royaume des lettres. Ces cœurs compatissants souhaitaient entendre de sa bouche des plaintes sur sa condition ou des dithyrambes de la terre qui avait donné l'hospitalité à son père. *On la confinait dans le rôle de l'enfant d'un pauvre hère sans feu ni lieu, promue au rang de magicienne des mots*, conclut Thomas, et pour une fois, nous étions d'accord, lui et moi. À ceci près qu'elle était pour lui une fée et, au fond de son cœur, il aurait aimé mener avec elle une existence où la littérature n'aurait conservé qu'une portion congrue, tandis qu'à mes yeux elle était avant tout un écrivain, un être sans défense, doté cependant d'une détermination que je supposais à tort sans faille, et qui l'aidait, au moment même où on l'imaginait à terre, à puiser en elle assez de pugnacité pour

Extrait de la publication

continuer et éblouir ceux qui l'avaient rayée du monde des vivants. Et c'était, paradoxalement, Thomas qui l'avait poussée en avant, lui avait insufflé l'énergie nécessaire pour triompher de ce qui l'entravait et poursuivre sa route, ainsi qu'il me le dit ce jour-là pour marquer son importance, tout en me tançant parce que je n'allais pas me recueillir au crematorium. Pendant les mois où elle était plus étiolée qu'une plante anémique, mon frère avait pris soin d'elle comme d'une enfant arriérée ou d'une vieillarde impotente. Moi, j'avais renoncé, le signal qu'elle me transmettait était que je ne pouvais rien pour elle. Trop égoïste, trop maladroit, trop empêtré dans mes scrupules qui me recommandaient de ne pas être la mouche du coche, je me gardais à carreau – veiller sur elle revenait à jouer avec le feu, je risquais de me consumer à mon tour. Je me bornais à formuler ce vœu : que son grain de folie créatrice ne se desséchât pas, que l'orage grondant en elle fût de ceux qui purifiaient le paysage et préludaient à un renouveau.

Selon Thomas, si je ne m'associais pas à la cérémonie d'incinération, c'était pour briller par mon absence. Il avait raison, en un certain sens. Je ne tenais pas à apparaître tout au plus comme l'un des proches de la morte. En me détachant du groupe qui échangerait des regrets formels, j'enseignerais aux autres et à moi-même que les

affinités électives se dispensent de témoignages conventionnels. Pendant que les intimes, réunis dans la pièce froide, écouteraient la musique de Schumann, je me cloîtrerais chez moi, avec pour compagnie le souvenir de cette Antigone qui m'avait initié à l'insoumission, et qui possédait une formule alchimique : le sacrifice consenti à la littérature. Voilà pourquoi j'étais outré par la réponse de Thomas, *Ses papiers, je m'en fous.* Le manuscrit de Sola, c'était son seul héritage. Quel sort lui avait-elle donc réservé ? Je téléphonai à son éditeur, me disant qu'elle le lui avait peut-être envoyé pour laisser un texte posthume. Il tombait des nues : il n'avait pas eu le moindre signe d'elle. Je joignis plusieurs amis de Sola. Tous furent surpris en apprenant qu'elle avait repris le collier. Aucun d'entre eux n'avait eu, depuis des mois, ne serait-ce qu'un coup de fil d'elle. Il ne rimait à rien de courir après des renseignements au sujet d'un roman fantôme. Je ne pouvais néanmoins m'ôter de l'esprit qu'il recelait un message à moi destiné, une élucidation du passage à l'acte.

Je ne me prêtai pas à cette mascarade, la cérémonie d'incinération, parce qu'elle se résumait pour moi à une espèce de cérémonie de clôture. Y aller impliquait que je me résignais au deuil. Or je m'abritais derrière ce déni de la réalité : Sola avait disparu de mon horizon, mais elle

était toujours sur cette terre, s'étant seulement prononcée pour une retraite loin de tout. De même, j'avais repoussé l'offre de lui rendre hommage dans une nécrologie, parce que, aussitôt la nouvelle du suicide ébruitée, j'avais ma riposte à cet arrêt du destin : j'allais élever un *Tombeau* à Sola. Il ne s'agissait pas de la célébrer naïvement, encore que ma propension au lyrisme m'y portât, ni de la venger de ceux qui, de son vivant, faisaient la fine bouche devant ses écrits ou se détournaient d'eux comme d'un poison ; il m'appartenait de ravir à la mort sa proie, de questionner celle qui avait gardé le silence sur son geste, et de l'enlever à mon frère. Thomas avait été la dernière personne à lui avoir parlé. J'allais être la première personne à parler d'elle. Thomas était le veuf, je serais l'éternel amant, l'homme qui la ressusciterait dans des pages exaltées. Car j'étais exalté, l'affliction avait engendré une hâte fébrile d'écrire : si je ne m'étais pas mis à l'ouvrage tout de suite, j'aurais été bon pour l'asile.

Toutes les nuits, j'arpentais ma chambre, je me secouais pour garder la tête froide et trouver un mobile plausible à ce que je jugeais être une désertion. Pourquoi avait-elle attenté à ses jours alors que, vingt-quatre heures auparavant, elle avait semblé prête à partir avec moi pour Lisbonne ? Quand Thomas, les yeux rouges d'avoir

Extrait de la publication

Cet ouvrage a été composé par Graphic-Hainaut
et imprimé par la Société Nouvelle Firmin-Didot
au Mesnil-sur-l'Estrée

Extrait de la publication

Impression : S.N. Firmin-Didot au Mesnil-sur-l'Estrée
Dépôt légal : mai 2007
N° d'édition : 1889 – N° d'impression :
Imprimé en France

Extrait de la publication